

Château de Rheinstein.

La demande en mariage.



Le château de Rheinstein était autrefois habité par un chevalier des plus batailleurs, du nom de Diethelm. D'une de ses expéditions, il avait, parmi le butin, ramené chez lui une délicieuse jeune fille du nom de Jetta. Comme le lierre qui enserre de sa douce étreinte le tronc rugueux du chêne, changeant sa rude écorce en une sorte de velours brillant, la douceur féminine de la jeune fille transforma peu à peu le brutal compagnon en un chevalier aux manières distinguées, qui mit pour lui plaire un terme à ses brigandages et à ses orgies et offrit enfin à la belle Jutta, en récompense de sa vertu et de son charme, le titre d'épouse légitime.

Le fruit de ces amours, une délicieuse petite fille, coûta la vie à l'être charmant qui lui avait donné le jour. Mais Gerda, image rajeunie de la chère disparue, grandit toujours plus belle, si bien que, dès sa puberté, de nombreux prétendants venus de près et de loin se disputèrent l'honneur d'obtenir la main de la florissante beauté, fille de Diethelm. Mais le chevalier de Rheinstein se montrait fort sévère dans son choix, et, parmi les amoureux candidats, plus d'un rentra bredouille et consterné à la maison.

L'un, cependant, avait su s'attirer les bonnes grâces du vieillard et l'amour de sa fille. C'était Helmbrecht, l'ainé des Sternbourg. Il avait trouvé le chemin du cœur de la belle Gerda, et, un jour qu'il était l'hôte de Rheinstein, au cours d'un tournoi, pendant que la jeune châtelaine, accoudée à la terrasse, lui remettait de sa main ornée de riches bagues, et en souriant avec grâce, le prix de sa victoire, il lui avoua son amour. Quelques jours plus tard, suivant le galant usage de l'époque, le jeune homme confia à son oncle Gunzelin la demande en mariage. Malgré son grand âge, ce dernier était plein de ruse et de fausseté. Au lieu de briguer la main de l'héritière pour son neveu, il fit la demande pour son propre compte, et le père n'hésita pas à donner son consentement immédiat à ce chevalier de vieille noblesse et jouissant d'une grande fortune.

A la grande surprise des deux gentilshommes, la jeune fille ne voulait rien entendre, malgré la richesse du prétendant. Son cœur appartenait au neveu et non à l'oncle. Et son refus éveilla la colère de Diethelm qui, la rage au cœur comme au temps de sa vie pillarde, jura à son ancien compagnon dans l'aisance qu'il aurait sa fille, et que jamais ce pauvre serin de Sternbourg ne la conduirait à l'autel.

Dans sa chambre solitaire et silencieuse, la pauvre fille pleurait des larmes amères, donnant libre cours au désordre de son âme. Mais cette fontaine brûlante ne réussit pas à fondre la couche de glace qui enserrait le cœur paternel. C'est en vain que le jeune cavalier aimé

en secret demanda une audience, le vieillard dit qu'il avait donné sa parole d'honneur, dont une poignée de main avait été le sceau, et qu'il ne la reprendrait jamais.

Ainsi donc le jour approchait où Gunzelin, triomphant de cette bonne fortune et rajeuni comme un vieux satyre dont l'automne revit un nouveau printemps, emmènerait dans son somptueux château la jolie et noble demoiselle des bords du Rhin. Gerda, qui avait hérité de la douceur angélique de sa mère, s'était résignée à son sort inévitable.

Ce fut par une radieuse matinée d'été que le cortège nuptial quitta la cour du château de Rheinstein, se rendant à la chapelle St Clément, située sur une colline voisine. Les fanfares résonnaient joyeusement, le son des cornes faisait retentir les échos d'alentour. Assise sur un blanc palfroi, sa jolie tête inclinée en signe de deuil, la fiancée, d'une pâleur de mort, songe à son cher absent, que le désespoir ronge à cette heure comme elle même. Tout à coup, un essaim bourdonnant de taons débouche du fourré. L'un d'eux se fixe sous le ventre du coursier qui porte la noble jeune fille, l'animal se cabre et s'emporte, fuyant le cortège. D'un bond audacieux, le fiancé, monté sur un cheval richement harnaché, se met à la poursuite du fuyard affolé, manque le sentier au bord de la falaise et tombe avec sa monture dans le précipice. Et les invités désespérés le rapportent agonisant au manoir.

Au cours des semaines suivantes, on vit souvent au château le médecin, qui soignait le maître de céans: ce

dernier avait reçu un mauvais coup de sabot, et il passait son temps à pester, au grand effroi du disciple d'Hippocrate. Quand au blanc palfroi de la jeune fille, il n'avait pas fui bien loin. Au détour du chemin un homme s'était, jeté à la bride, avait maîtrisé la bête fremissante et enlevé dans ses bras vigoureux la fiancée évanouie. Il avait voulu suivre le cortège, assistant avec douleur à cette joie qui scellait son infortune et avait eu le bonheur inouï de sauver la vie de celle qui l'adorait malgré tout. Quand le seigneur de Rheinstein apprit cet acte de courage, il réfléchit, reconnut son erreur et donna sa bénédiction aux deux jeunes amoureux.

Quelques semaines plus tard on vit un nouveau cortège nuptial revenant de la chapelle St Clément vers le château de Rheinstein, magnifiquement décoré pour la circonstance. Comme la première fois, les fanfares résonnaient et le son du cor faisait retentir les échos d'alentour. Mais les musiciens qui ouvraient la marche étaient plus joyeux et leur allégresse était plus sincère. Comme naguère une noble demoiselle chevauchait montant un blanc palfroi, vêtue d'une robe nuptiale bordée de riches fourrures et prêtait l'oreille avec complaisance, la tête baissée et rougissante de plaisir, aux serments d'amour que lui faisait le jeune chevalier caracolant à ses côtés. Derrière le jeune couple, accompagné de sa vénérable sœur Notburga, l'abbesse du couvent de Nonnenwerth, le père de la fiancée suivait, plongé dans ses méditations.

Cette union fut la source d'un bonheur sans nuages. Dieu accorda au noble couple une vie longue et pleine de joie. Leurs corps à tous deux sont ensevelis dans la chapelle St Clément située en face d'Assmannshausen, devant l'autel. Et le château de Rheinstein, resplendissant et rajeuni par une habile restauration, domine la vallée, sur la crête abrupte du rocher.



Wilhelm Ruland
LÉGENDES—
— DU RHIN



LÉGENDES DU RHIN

PAR

WILHELM RULAND

Traduites de l'allemand par
V. SILVESTRE DE SACY

Ouvrage illustré de nombreuses gravures d'après les
tableaux de maîtres célèbres

2^{ème} édition



KÖLN AM RHEIN
VERLAG VON HOURSCH & BECHSTEDT

Table des matières.

	Pages
St Gotthard. La prairie pétrifiée	1
Thusis sur le Rhin postérieur. Le dernier des Hohenrætier	5
Lac de Konstanz. L'île de Mainau	9
Basel. Une heure en avance	13
Château de Niedeck. Le jouet des géants	15
Strassburg. L'horloge de la Cathédrale	18
Speyer. Les cloches de Speyer	20
Frankfurt am Main. Le fripon de Bergen	22
Eifel. La flèche de Prum	25
Aachen. Construction de la cathédrale	27
Mainz. Henri Frauenlob	35
Monseigneur Willigis	38
Johannisberg. Le vin de Johannisberg	41
Ingelheim. Eginhard et Emma	46
Rüdesheim. Le château de Brœmser	56
Bingen. La tour aux souris	62
Assmannshausen. La Chapelle St Clément	66
Château de Rheinstein. La demande en mariage	70
Château de Sooneck. Le tireur aveugle	75
Kaub. Le château de Gutenfels	78
St Goar. Loreley	85
Liebenstein et Sternberg. Les frères ennemis	95
Château de Lahneck. Les templiers de Lahneck	105
Coblenz. Riza	108
Andernach. Ste Geneviève	110

	Pages
Château de Hammerstein. Le chevalier aux nombreuses filles	124
Rolandseck. Le chevalier Roland	127
Siebengebirge. Le Drachenfels	141
Le Moine d'Heisterbach	148
Köln. Richmodis d'Aducht	155
Les «Heinzelmännchen»	161
Jean et Margot	164
Xanten. Siegfried	169
Cleve. Le chevalier au cygne (Lohengrin)	176
Zuyderzee. Stavoren	183

